

« vous avons si tendrement aimé et ne cessons de
 « vous chérir, ne manquez pas de recourir à nous
 « dans vos affaires, dans vos besoins et dans ceux
 « de votre royaume; car nous condescendrons bien
 « volontiers à vos vœux royaux, en tout ce que re-
 « querra de nous votre royale personne et ce qui
 « nous sera possible devant Dieu; nous proposant
 « non-seulement de maintenir soigneusement votre
 « prospérité et celle de votre royaume, mais encore
 « de l'accroître par les plus larges faveurs. »

Telles étaient les dispositions de Boniface pour Philippe-le-Bel, lorsqu'il parvint au gouvernement de l'Eglise, pour ce Philippe, disons-nous, que nous verrons plus tard poussé par son orgueilleuse nature, par les funestes inspirations de ses courtisans et les jalousies d'État, à lui déclarer une guerre brutale, le précipiter dans la tombe, et s'acharner, avec une sorte de rage, sur sa mémoire, ne rougissant pas de se déshonorer lui-même par l'invention d'infâmes calomnies contre le magnanime successeur de saint Pierre. Colères impuissantes ! Il leur fut facile de dominer les esprits du temps, qui, incultes et grossiers, n'étaient pas encore accessibles à la raison; mais elles n'ont pu pénétrer dans le vénérable empire de l'histoire, qui, comme une reine, au milieu des siècles, distribue, de sa main de fer, le blâme et la louange.

LIVRE DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

1295.—1296.

Mission de Boniface dans le pontificat.—Les Guelfes et les Gibelins; les premiers attachés au Pape, les seconds à l'Empire.—Caractère de ces partis.—Il devient difficile aux papes de gouverner les Guelfes abâtardis.—Quelques cardinaux et le patriciat romain accroissent les difficultés.—Secours rendus à la papauté par les religieux; leurs fautes.—Boniface, dépourvu de moyens, tient tête aux Gibelins; quels ennemis il rencontre.—Il va à Anagni, et loge, à Zagorolo, chez les Colonne.—L'ancien pape Célestin trouble son repos.—Fuite de Célestin.—Le Camerlingue du Pape est envoyé à sa poursuite.—Célestin fuit et erre sur les plages de Viesti.—Il est pris et conduit à Boniface.—Accueil qu'il reçoit de lui.—Cause de sa captivité dans la forteresse de Sumone.—Sentiment qu'excite dans le peuple cet emprisonnement.—Mort de Célestin.—Délire des fanatiques à propos de son crâne.—Boniface s'emploie à pacifier les princes et renouvelle les droits de l'Eglise sur le royaume de Naples.—Motifs sur lesquels il fonde son espoir de la paix.—Il rédige, à Anagni, un traité de paix entre l'Aragon, la France et Naples.—Il envoie un légat en Catalogne pour travailler à la paix; instructions qu'il lui donne.—Il lui écrit fréquemment et lui aplanit les obstacles.—Il invite Frédéric à une entrevue.—Avant d'agir, ce dernier consulte les Siciliens qui l'en dissuadent par lettre.—Son entrevue avec Boniface.—Promesses du pontife à Frédéric, s'il se retire de la Sicile.—En l'absence de Charles II, Boniface pourvoit

au gouvernement du royaume de Naples. — Il essaye de pacifier l'Italie supérieure. — Gênes et Venise. — Il veut faire cesser les hostilités entre ces deux républiques ennemies, mais les Génois entravent ses desseins. — Florence, toujours guelfe; elle est déchirée par des discordes intestines. — Boniface la débarrasse d'un podestat étranger. — Les factieux agitent la Romagne, l'Ombrie et les Marches; à quoi se réduit l'autorité du Pape sur ces contrées. — Guido de Montefeltro et ses actes. — Boniface prend soin du gouvernement de la Romagne et rend à Guido la possession de ses biens. — Il ne peut y éteindre le feu de la guerre. — Il y envoie Guillaume Durand. — Quel était cet envoyé. — Philippe-le-Bel. — Son portrait. — La France résiste faiblement à sa tyrannie. — Les légistes lui prêtent leur appui. — Il trouve un obstacle dans les pontifes. — Il se déshonore par de criminelles et ignobles rapines. — Portrait d'Édouard d'Angleterre. — Il entre en guerre avec Philippe. — Ils grossissent l'un et l'autre leurs forces au moyen d'alliances qui mettent une grande partie de l'Europe en mouvement. — Motif de l'intervention pacifique de Boniface. — Il députe des légats pour les concilier. — Ceux-ci obtiennent une trêve qui est aussitôt rompue par l'agression des Français. — Lettres de Boniface à Édouard. — Autres lettres et langage du même pontife à Rodolphe, roi des Romains. — Tristes effets de la guerre. — Philippe-le-Bel falsifie la monnaie publique. — État religieux du Danemarck; empiétements du roi de ce pays réprimés par les évêques. — Ces rois persévèrent dans leur tyrannie, les évêques dans leur résistance. — Eric VI, danois, fait jeter en prison l'archevêque et le prévôt de Lunden. — Moyens hypocrites de justifier sa violente tyrannie. — Évasion des prisonniers. — Prudentes, mais vigoureuses remontrances de Boniface au roi de Danemarck. — Ambassadeurs siciliens à Jacques d'Aragon. — Leur douleur en se voyant abandonnés par lui; désolation de toute la Sicile. — Frédéric est proclamé roi. — Boniface envoie Calamandro dans cette île pour y rétablir la paix. — Les Messinois le repoussent avec indignation. — En revanche, il détache Loria de la cause de Frédéric. — Boniface crée de nouveaux cardinaux. — Il ajoute à la splendeur du culte rendu à saint Augustin, à saint Ambroise, à saint Jérôme, à saint Grégoire-le-Grand et aux évangélistes.

Le XIII^e siècle finissait quand Boniface prit le gouvernement de l'Église romaine. Il avait été précédé, dans cette administration difficile, par deux grands pontifes, saint Grégoire VII et Innocent III, qui, malgré leurs efforts pour reconstituer l'Église de Dieu, après les désastres de la barbarie, n'avaient cependant pas pu étendre leurs sages mesures à l'avenir ni empêcher le retour ou plutôt la continuation des causes auxquelles tenaient les désordres du clergé et le péril de la liberté ecclésiastique. Grégoire avait ramené les clercs au sentiment de leur propre dignité en les purifiant des souillures humaines; Innocent plaça l'Église sur un trône sublime d'où elle commanda au monde entier. Nous avons dit, en commençant, que depuis Innocent jusqu'à l'époque dont nous écrivons l'histoire, l'œuvre de ces pontifes avait été sans cesse menacée; aussi, quand Boniface se fut assis sur le trône papal, trouva-t-il l'Église qui le conjurait, au nom de ses deux prédécesseurs, de la conserver pure et libre. Jusqu'alors la corruption

des mœurs était l'œuvre de l'ignorance ou de l'aveuglement de l'esprit; la servitude était celle de l'Empire allemand. La science s'étant répandue au milieu de nombreuses universités fondées sur tous les points de l'Europe, et le colosse impérial étant tombé il semblait que les temps fussent devenus meilleurs. Mais les tyrans de l'Eglise s'étaient multipliés sur les ruines de cet empire; et tandis que les esprits se fatiguaient à la recherche du vrai, dans les champs arides du droit et de la théologie, les discussions civiles ulcéraient les cœurs, et au choc des factions renaissaient les passions humaines, qui ne sont jamais plus furieuses que là où la charité a disparu. Ainsi, quand les électeurs d'Allemagne, la couronne impériale dans les mains, ne trouvaient, pour ainsi dire, pas de tête où la placer après l'extinction de la puissante maison de Souabe; quand Bologne, Padoue, Naples, Paris, Cologne, voyaient, avec orgueil, un peuple de savants s'élever dans leurs murs, l'Eglise gémissait sous un servage nouveau et rougissait du dérèglement d'un grand nombre de ses ministres.

Aux luttes des grandes races, avaient succédé les rivalités des classes de la société civile; et si on n'avait plus à gémir sur les gigantesques catastrophes de peuples entiers, l'acharnement des factions, toujours et nécessairement présentes au rétablissement ou à la

destruction de l'ordre, était cependant pour les hommes un sujet de douleur et de plaintes plus continues. Les rois disputaient entre eux parce qu'ayant le pouvoir en main, ils le jetaient dans la balance de la justice pour peser leurs droits; les peuples, de leur côté, portant encore les sanglantes traces des irruptions étrangères, s'agitaient pressés du besoin de se reconstituer et d'arriver au difficile équilibre de leurs droits. Le pontife romain pouvait encore s'imposer aux rois et aux peuples comme arbitre de la justice; mais les partis guelfe et gibelin se débattaient trop près de son siège pour lui laisser la liberté de ses mouvements, et c'est pour cela qu'on voyait de temps en temps chanceler et faillir en lui cette fermeté imperturbable d'esprit nécessaire pour l'exercice d'une si haute judicature. Boniface, chef suprême de l'Eglise, doit donc être considéré d'abord au centre des factions guelfe et gibeline d'où partent toutes ses relations avec l'Eglise, avec l'Italie, avec le monde.

Les partis guelfe et gibelin en Italie étaient semblables à deux rameaux fertiles seulement en mauvais fruits, et par lesquels s'extravasait toute la sève du vieux sang latin qui aurait dû alimenter le tronc de cette nation et lui donner une nouvelle vie. Etrangers d'origine, la providence avait préparé aux peuples de l'Italie une vie de famille. Les Barbares,

les Grecs, les Italiens se heurtaient sur le sol italien, se disputant en quelque sorte l'avenir ; mais le pontificat, avec son autorité toute céleste pouvait adresser aux uns et aux autres des paroles de paix. Il leur en adressa en effet, en repoussant non les hommes, mais les erreurs qu'ils personnifiaient. Il dit aux Barbares que la force brutale n'était pas la raison ; aux Grecs que les volontés impériales n'étaient pas celles de Dieu ; aux Italiens que la patrie les appelait à la fraternité dans les parvis du Seigneur. Le Barbare devint italien, l'Italien devint papal, le Grec se retira des plages de la Pouille et de la Calabre ; Dieu ne voulait pas qu'un seul coin de l'Italie partageât, avec ces derniers, le châtimeut qui devait les faire tomber des misérables disputes d'une théologie abâtardie dans la pourriture de l'islamisme.

Survinrent les empereurs allemands. Leur puissance et la splendeur de la monarchie impériale frappèrent l'esprit d'un grand nombre et y réveillèrent la mémoire de l'ancien empire latin. Ainsi, les hommes qui étaient unanimes à regarder le pontificat romain comme le centre de la recomposition sociale, se divisèrent ; les uns tournèrent leurs espérances vers Rome, les autres vers la Germanie. D'un esprit moins cultivé, mais d'un cœur plus généreux,

les premiers, jaloux de leur liberté, la consacèrent en la confiant au vicaire de Jésus-Christ ; plus civilisés, les autres, pour féconder leur avenir des souvenirs du passé, vendirent la liberté en aspirant à la grandeur. Des noms étrangers, les noms sanglants de factions étrangères furent donnés aux partisans du Pape et à ceux de l'Empereur ; les premiers s'appelèrent Guelfes, les seconds Gibelins.

Il y a, dans toute action, un principe, bon en soi ou du moins dans ses apparences, qui l'individualise. Les Guelfes demandaient à la papauté une domination paternelle et protectrice ; rien de plus juste. Les Gibelins en demandaient une splendide et forte à l'Empire ; mais au prix de la justice, puisque c'était attirer un puissant ennemi au sein de la patrie impuissante. La diversité du langage et des mœurs, les mers qui séparent, les montagnes qui enveloppent, sont comme des bornes placées par le ciel pour indiquer l'individualité des nations ; de la sorte, chacune d'elles est comme assise aux pieds et sous la protection de cette justice qui distribue à chaque fraction de la famille humaine sa part d'héritage. Aussi, cette irruption de bandes étrangères se ruant du haut des Alpes pour traîner l'Italie dans les bras de l'Empire si dangereux pour elle, était une violation des lois de la Providence, une profanation

de la justice, un indigne attentat contre la mère patrie.

Le pontificat se trouva donc, et par l'invitation qui lui en fut faite, et en raison de sa mission, à la tête des Guelfes, ainsi que tout le clergé ; en sorte que les Guelfes en se pressant autour du pontife romain semblaient répondre à cet appel à l'ordre qui, parti du Vatican, s'était répandu par toute l'Italie aux temps des Barbares. Tant que fidèles aux pontifes, ils combattirent noblement pour la justice et pour la liberté de la patrie et de l'Eglise, ils firent l'admiration du monde. Ce ne fut pas en effet dans les gorges obscures des montagnes, mais au grand jour et dans les plaines de Legnano, que les Lombards opposèrent leurs poitrines à toute l'Allemagne et en triomphèrent. Mais la victoire abâtardit le courage des vainqueurs ; et tandis qu'Alexandre III bénissait leur triomphe, ils se méconnaurent entre eux. On n'aima plus le principe, les hommes se haïrent, et tous s'égarèrent tristement. Le guelfisme (nous parlons de l'idée et non du mot qui ne fut en usage que plus tard) n'eut qu'une seule période durant laquelle il fut représenté dans toute sa pureté par le Pape et par la ligue lombarde. Depuis lors, les raisons pour lesquelles un Italien était guelfe ou gibelin furent bien déplorables. Les jalousies de la

classe noble ou populaire, les rivalités municipales remplacèrent dans les esprits la grande idée papale et tandis que les Guelfes frappaient de la main les Gibelins, ils regardaient d'un œil farouche le peuple ou la cité avec lesquels ils étaient plus directement en guerre.

L'ancien but une fois perdu de vue, les esprits s'agitèrent, le sang fraternel coula, et les Italiens se firent, de leurs propres mains, un avenir, digne récompense de si nombreux fratricides. On vit des hommes de l'esprit le plus élevé, comme Alighieri, s'attacher d'abord au parti guelfe, dont ils attendaient d'heureux résultats, puis se laisser emporter et égarer par les discordes civiles. Ils n'avaient pas la force de sacrifier les besoins du moment au principe sacré qui allait chaque jour se dissolvant par la perversité des hommes, et dont la réalité se changeait en une stérile utopie. Le caractère de ces factions ainsi modifié, les papes ne pouvaient plus diriger celle des Guelfes. Changeant alors de tactique, ils appelèrent les Français en Italie. S'ils faillirent eux-mêmes en cela, leur faute fut la conséquence nécessaire de celle des peuples. Du reste, ils en portèrent la peine dans la multiplicité des devoirs qu'ils eurent à remplir : résister aux auxiliaires qu'ils avaient appelés et qui se posaient en dominateurs

de l'Italie, tenir tête aux Gibelins, combattre à outrance le vice qui rongait les parties vitales du parti guelfe, telle fut leur rude tâche. En sorte que, si l'œuvre d'Alexandre III fut une œuvre de grande création, féconde en espérances, celle de Boniface fut une œuvre de réparation ardente, mais où les espérances se flétrissaient. Le premier agit avec la vertu d'une pensée vivifiante, le second opéra avec la force que symbolise le glaive de la justice.

Le parti guelfe était papal; il n'est donc pas étonnant que le clergé s'y attachât avec beaucoup d'ardeur; bien plus, comme tout principe que personifie une société d'hommes, a besoin de martyrs pour devenir fécond, l'amertume et l'honneur du martyre furent le partage exclusif des clercs, surtout sous Frédéric II. Mais, parce qu'ils étaient hommes et qu'une pensée, celle du besoin que les Guelfes avaient de s'attacher à l'Église, les rendait plus fiers et plus arrogants, eux aussi prévariquèrent avec tous les autres, eux aussi souillèrent la sainte idée qu'ils représentaient, en traînant la dignité cléricale dans la fange ensanglantée des discordes civiles. Leur devoir, c'était d'environner comme d'un mur le pontificat, et d'accourir, ministres dociles, à ses moindres signes; c'était de calmer, par la sainteté et la douceur de leurs mœurs, les esprits irrités, de les con-

tenir, de les élever jusqu'à la hauteur du but où on avait aspiré. Mais, malheureusement, les clercs italiens eux-mêmes ne furent rien moins que clercs, et la division se mit parmi eux. De tout le clergé, celui de Rome fut le plus effrontément coupable, le plus nuisible aux Guelfes et à la papauté. Il pouvait être considéré comme l'aristocratie ecclésiastique, à cause du ministère immédiat qu'il exerçait auprès du siège papal; ce n'est pas là toutefois ce qui le fit tomber dans la corruption générale, mais le poison lui fut inoculé par le patriciat gangrené de cette époque, auquel les hautes dignités ecclésiastiques étaient misérablement inféodées. Il semblait que les Ursins, les Colonne, les Savelli, eussent un droit acquis aux emplois les plus éminents de l'Église; aussi beaucoup de cardinaux et de prélats participaient-ils aux vices des familles dont se composait le patriciat romain. Calamiteux patriciat, qui joignait à l'orgueil antique la férocité des barbares. Semblable à une plante parasite, il désolait le siège pontifical, en enlevant au peuple le suc nourricier des vertus civiles, en même temps qu'il ôtait au prince la vigueur du gouvernement. La tiare pontificale, qui en honorait, pour ainsi dire, à tour de rôle les familles, le rendait plus fier encore et le rassurait sur l'audace de ses actes. Les fré-